



LA DIVISION DES SAVOIR-FAIRE TEXTILES ENTRE INDIENS ET METIS DANS LA SIERRA DE PUEBLA (MEXIQUE)

Marie Noëlle Chamoux

► To cite this version:

Marie Noëlle Chamoux. LA DIVISION DES SAVOIR-FAIRE TEXTILES ENTRE INDIENS ET METIS DANS LA SIERRA DE PUEBLA (MEXIQUE). Techniques et culture, 1983, 2, pp.99-124. halshs-00375048

HAL Id: halshs-00375048

<https://shs.hal.science/halshs-00375048>

Submitted on 14 Apr 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA DIVISION DES SAVOIR-FAIRE TEXTILES ENTRE INDIENS ET METIS DANS LA SIERRA DE PUEBLA (Mexique)

Marie Noëlle Chamoux*

En partant du concept simple de *savoir-faire technique* (part humaine dans la technique), on met en lumière des interrelations entre le "technique" et le "social" qui demeurent peu visibles si l'on part, comme c'est habituellement le cas, du concept déjà complexe de *technique* (ensemble outil-matière-action humaine). Par savoir-faire on entend l'ensemble des connaissances et des savoirs humains qui permettent à la fois la mise en œuvre du couple outil-matière première, le déroulement des chaînes opératoires et l'obtention d'un résultat proche de celui désiré. L'expression paraît plus exacte que celle de connaissances techniques, car elle inclut aussi bien l'action matérielle, physique que la pensée et le savoir, même dans leur aspect inconscient pour l'opérateur. Les savoir-faire techniques ne sont évidemment pas innés. Ils sont transmis d'êtres humains à êtres humains, de groupes sociaux à groupes sociaux, suivant des modalités variables. Cela place les savoir-faire techniques au point de rencontre des relations entre les hommes et la matière et des relations des hommes entre eux. D'un côté, ils sont inséparables de la technique, car sans savoir-faire humain, l'outil et la matière restent inertes et improductifs. De l'autre côté, ils ne peuvent venir à existence sans le support de relations sociales déterminées, et cela pose le problème de la transmission des savoir-faire¹.

Comment des savoir-faire techniques, qui sont en partie conscients et en partie inconscients, qui sont en partie verbalisés et en partie non verbalisés, ont-ils pu être transmis d'hommes à d'autres hommes depuis des millénaires ? En général on dit qu'ils sont transmis par l'exemple, plus l'expérimentation par essais et erreurs. Mais on peut aller plus loin dans l'analyse. La transmission dite "par l'exemple" comprend des modalités différentes. Deux grands types peuvent être dégagés : la transmission par "imprégnation", - on peut l'appeler d'autre façon - correspond au cas de savoir-faire acquis au long de l'enfance, en même temps que d'autres éléments culturels, sans qu'il

* Manuscrit mis en ligne avec l'autorisation de Robert Cresswell, directeur de publication de *Techniques et culture*, et de la Maison des sciences de l'Homme. La mise en page est différente dans la version publiée.

s'établit de relation sociale visant spécifiquement la transmission. Les savoir-faire ainsi transmis sont communs aux membres du groupe. Souvent ils sont si intiment inscrits dans le corps et l'esprit de ceux qui les détiennent qu'ils ne sont même pas perçus comme des savoir-faire, mais comme des dispositions naturelles. Parmi eux, on compte ce que Mauss a appelé les techniques du corps. La seconde modalité, la transmission par un maître, correspond aux cas où s'établit une relation pédagogique plus voulue et plus systématique. Elle n'implique pas nécessairement le recours au verbalisé, écrit ou parlé. Elle peut s'établir aussi bien lorsque le maître est informel (parent, voisin ou quiconque un jour guide l'apprentissage d'une technique), ou lorsque le maître est institutionnalisé (professeur, patron artisan, etc.).

Le choix entre les deux modes de transmission m'a paru dépendre de deux phénomènes distincts. Tout d'abord certains savoir-faire possèdent des caractéristiques qui semblent favoriser ou au contraire limiter la transmission par imprégnation.

Une relation pédagogique spécifique devient alors nécessaire. Elle s'impose pour l'apprentissage de certains "coups de main" et gestes, mais aussi pour l'élaboration de certaines catégories de perception et d'outillage mental. Le tissage, par exemple, demande le maniement de catégories mathématiques (comptage, combinatoire, programmation, etc.) qui ne sont pas spontanément transmises dans la vie quotidienne. En second lieu, le choix du mode de transmission dépend aussi de l'appropriation exclusive ou non d'un savoir-faire par un groupe social, comme on va l'illustrer. Les deux phénomènes peuvent jouer seuls ou conjointement pour déterminer le mode de transmission dans un cas concret.

Chez les Nahuas du Mexique oriental, l'absence, au sein des unités domestiques, de séparation rigoureuse entre l'univers de travail des hommes et celui des femmes permet la transmission effective aux enfants des deux sexes d'un grand nombre de savoir-faire techniques, bien que la société indienne présente idéalement certains de ces savoir-faire comme spécifiquement masculins et d'autres comme spécifiquement féminins. Mais l'appropriation des savoir-faire ne dépend pas seulement des relations entre hommes et femmes dans la famille. D'autres relations sociales interviennent également, notamment celles que les mexicanistes nomment, avec plus ou moins de justesse,

"interethniques". Ce sont quelques unes des implications dans le domaine technique de ces relations interethniques qui sont ici présentées.

L'ORIGINE DES RELATIONS "INTERETHNIQUES" AU MEXIQUE

Quelques précisions sont nécessaires pour ceux qui ne sont pas familiers de l'histoire de cette région du monde. Il y a plus de 460 ans, les Espagnols achevèrent de soumettre les habitants indigènes du Centre et du Sud du Mexique actuel. L'Etat espagnol y installa un système colonial qui allait durer trois siècles. Son principe de base était que les droits et les devoirs de chacun envers l'Etat et la société différaient selon l'origine, indienne ou espagnole, des individus. Dit d'une façon très simplifiée, les Indiens étaient taillables et corvéables, mais dans les limites d'un statut qui se précisa au fil du temps. Ils devaient payer un tribut et fournir des corvées à la Couronne d'Espagne, où à ses concessionnaires (Eglise, Conquistadores, autres Espagnols, et parfois nobles indigènes). Mais ils restaient possesseurs de leurs terres. Ils avaient des organisations locales particulières et des représentants propres. Ils étaient protégés, du moins en principe, de certaines formes d'exploitation (esclavage). Leurs activités économiques étaient réglementées. Certains usages (porter l'habit espagnol, monter à cheval, etc.) leur étaient défendus, sauf autorisation personnelle. Ils tendirent à être spécialisés dans les places de producteurs directs et de main-d'œuvre. Les Espagnols, eux, n'étaient pas astreints au tribut. Avec les mélanges raciaux et l'introduction d'esclaves noirs, la loi dut admettre par la suite d'autres catégories socio-raciales (métis, mulâtres, etc.) au statut intermédiaire entre celui des Espagnols et celui des Indiens.

L'abolition de ce système eut lieu au Mexique après 1821, avec l'Indépendance qui signifiait aussi l'avènement du libéralisme. L'égalité, au plan juridique, de toutes les catégories sociales fut proclamée. La liberté d'entreprise et de travail le fut aussi. Mais les pratiques sociales ne coïncident pas terme à terme avec ces nouveaux principes légaux. Les différentes catégories d'Espagnols créoles, de Métis, de Mulâtres, tendirent à se fondre et à former un groupe unique, qu'on désigne au Mexique à l'aide de termes variant suivant les régions : on l'appellera ici Métis. Mais les Indiens continuèrent à être

considérés de fait comme une catégorie à part, composée d'individus exploitables et corvéables par nature. Là cependant se borna la survivance de l'ancienne structure sociale. Au nom de la liberté de travail, d'entreprise et de propriété, toutes les garanties qui accompagnaient le statut colonial des Indiens furent éliminées. La société civile mexicaine du XIXe siècle garda du régime colonial la discrimination qui favorisait l'exploitation d'une fraction de la population (les paysans indiens), et rejeta les protections autrefois mises en place. Ce qui en résultat est bien connu : vols de terre, de produits, travail forcé, échanges inégaux, etc. ; mais aussi résistance et révoltes indiennes. Cette structure qui sépare en fait (et non en droit) les Indiens des autres habitants a évolué, mais a laissé des traces jusque dans le XXe siècle. C'est elle qui est à l'origine des relations dites interethniques aujourd'hui.

La colonisation a produit des effets ambivalents sur le savoir-faire techniques indigènes. D'un côté elle les a enrichis par l'introduction précoce de certains produits, outils ou procédés originaires de l'Ancien Monde et inconnus en Amérique précolombienne. De l'autre côté, elle a freiné l'homogénéisation complète des techniques, du fait des structures sociales discriminatoires. Aujourd'hui encore il subsiste des différences dans certains savoir-faire techniques selon que l'on est indien ou non.

La répartition actuelle des savoir-faire techniques selon l'appartenance ethnique des individus est très variable d'une région à l'autre et en constante évolution. L'histoire locale des rapports sociaux explique cette diversité.

LA PRODUCTION TEXTILE DANS LA REGION DE HUAUCHINANGO, PUEBLA.

On présentera ici les évolutions récentes du textile et du vêtement dans une petite région des hautes terres de la Sierra de Puebla, peuplée à la fois d'Indiens nahuas et de Métis, et qui a déjà été mentionnée. La profondeur historique considérée est celle de la mémoire directe des habitants, complétée par des enquêtes ethnologiques effectuées depuis treize ans.

Les Nahuas sont surtout ruraux. Ils sont principalement paysans producteurs marchands (légumes, café). Une petite proportion d'entre eux se livre au commerce et aux transports de produits agricoles. Dans certains villages indiens, vivent quelques familles métisses. Ces Métis ruraux sont souvent commerçants et petits propriétaires fonciers. Quelques uns sont artisans. Outre les villages indiens, ayant ou non une petite population métisse, il existe quelques villages de paysans métis, et un bourg important, Huauchinango. Le bourg, pôle économique et administratif, est principalement peuplé de Métis, et de migrants indiens en voie d'assimilation aux Métis. Les activités sont le commerce, les transports, les services, les professions libérales, l'enseignement et la fonction publique, un peu d'artisanat, quelques très petites industries (matériel de construction, meubles, cuir, habillement), des ateliers de réparation mécanique, et surtout l'emploi dans la station de pompage de pétrole, installée pour gérer les oléoducs qui passent par là depuis la fin des années trente.

Dans cette région, la production de textiles et de vêtements se fait dans le cadre des unités domestiques ayant d'autres activités, ainsi que chez quelques rares artisans spécialisés, et dans deux ateliers de couture du bourg. Dans tous les cas, la production reste à petite, voire très petite échelle. Elle ne couvre pas la totalité des besoins locaux. De plus, elle subit la concurrence des produits industriels élaborés ailleurs. Ces derniers, achetés sur le marché hebdomadaire ou dans quelques boutiques du bourg, ou encore dans les grandes villes facilement accessibles (Mexico, Tulancingo), constituent déjà la plus grande partie des textiles et vêtements consommés localement, et ils gagnent sans cesse du terrain. Les débouchés de la production locale sont l'autoconsommation familiale, le marché régional, auxquels il faut ajouter, pour certains produits, le marché touristique national et international. Mis à part les petits ateliers de couture et les quelques artisans tisserands, la fabrication de textiles et de vêtements apparaît comme une activité complémentaire et plus ou moins accessoire dans l'économie domestique. La production locale est donc triplement marginale : marginale par rapport à la satisfaction des besoins locaux; marginale dans la production nationale de textile et habillement; marginale pour la plupart des unités de production qui s'y livrent. Néanmoins, on verra que même des activités d'apparence aussi secondaire

peuvent être ou avoir été enjeux de rapports sociaux entre Indiens et Métis.

Les produits fabriqués dans la région sont des éléments soit des costumes traditionnels indiens, soit des costumes métis (i.e. de modèle occidental), soit des vêtements portés par les deux groupes sociaux. Les matières premières traitées sont les suivantes : laine, fils de coton et dentelles industrielles, teintures industrielles. Les outils utilisés sont variés. Les uns sont d'origine précolombienne, d'autres européenne ancienne, et d'autres sont modernes : fuseaux amérindiens, rouets, métier amérindien à poitrinière, métiers horizontaux européens à main, et divers outils industriels : aiguilles à tricoter, crochets, ciseaux, aiguilles, machines à coudre. L'ensemble des procédés connus dans la région permet de fabriquer complètement la plupart des vêtements portés : on sait filer, teindre, tisser, tricoter, crocheter, broder, couper et coudre.

Les savoir-faire correspondant à ces techniques sont diversement répartis entre Indiens et Métis. Ils sont affectés de changements importants. Les uns sont en voie de disparition, tandis que d'autres se sont généralisés en étant appropriés récemment par une catégorie socio-ethnique qui les avait longtemps ignorés.

LA DIVISION DES SAVOIR-FAIRE TEXTILES ENTRE INDIENS ET METIS

Les quelques techniques textiles présentées ici ne constituent pas la totalité de celles qui, dans la région de Huauchinango, se rapportent à la fabrication des tissus et des vêtements. Le choix s'est porté vers des techniques souvent juste effleurées, voire laissées de côté par la plupart des études d'ethnologie des Indiens. Leur faible prise en considération habituelle s'explique peut-être par les résultats peu spectaculaires des activités concernées. La masse de fil qui est le produit final de la filature est en effet moins typique, moins porteuse de marques culturelles évidentes que le tissu artisanal qui en sortira ; les coutures d'une blouse indienne ont pour l'observateur étranger moins d'intérêt esthétique que ses broderies colorées. Quant à d'autres techniques, comme le tricot ou le crochet, elles ne retiennent même pas l'attention car elles ne font pas partie de la tradition indigène de la région. Pourtant, en étudiant ces techniques a priori peu

fascinantes, on est amené à évoquer des questions essentielles sur les liens entre appartenance culturelle, connaissances techniques, et rapports sociaux.

Pour chaque technique, on donnera une brève description des matières premières traitées, des outils utilisés et des procédés ainsi que la nature et l'usage des produits. on précisera autant que possible les caractéristiques des savoir-faire. Comme ceux-ci sont difficiles à observer et à décrire pour les raisons invoquées plus haut (aspects indicibles par l'opérateur, ou invisibles pour l'observateur), l'enquête a combiné l'entretien, l'observation minutieuse et si possible l'expérimentation de la technique. Les répartitions entre Indiens et Métis, les rapports économiques et sociaux en jeu, et le cas échéant les évolutions seront également exposés. Un commentaire soulignera, pour chaque cas, les questions plus générales qu'il soulève.

La filature à main

- matières premières : laine, fils de coton industriel, fils de laine, fibres artificielles. Quelques femmes métisses filent la laine. Les Indiennes filent la laine et retordent les fils industriels.
- outils : deux outils sont représentés dans la région : le fuseau amérindien et le rouet originaire de l'Ancien Monde.

Le fuseau, présent dans tous les villages indiens, est on ne peut plus simple. C'est une baguette de bois (broche) munie dans son tiers inférieur d'un peson de terre cuite (fusaïole). On le fait tourner directement sur le sol, ou le plus souvent, dans un petit bol. Parfois on met une pincée de cendres dans le bol pour faciliter la rotation (village de Cuacuila). L'outil est extrêmement bon marché.

Le rouet à main, observé à Huauchinago, est du modèle le plus simple. Il est de type dit asiatique dans la classification de A. Leroi-Gourhan. Il se compose : d'un socle, qui est une poutrelle de bois d'environ 1,70 mètre, juchée sur quatre pieds écartés en tréteaux, à environ 0,50 mètre du sol et parallèlement à lui; de deux supports verticaux, placés à chaque bout de la poutrelle. L'un, plus haut, supporte l'axe d'une grande roue en métal, munie en son milieu d'une petite manivelle; l'autre, plus bas, porte une petite poulie. Dans l'axe de la poulie, et du même côté que la manivelle de la grande roue, est fichée

une tige de métal (broche). Un câble relie la roue et la poulie. C'est un outil nettement plus coûteux que le fuseau, plus durable et surtout beaucoup plus encombrant.

Le fuseau amérindien est utilisé par les femmes nahuas. Le rouet est en usage chez les femmes métisses ou assimilées.

- procédé : le fuseau est utilisé par les Indiennes soit pour filer la laine, soit pour retordre les fils industriels (de coton, laine, fibres artificielles) et leur donner ainsi l'épaisseur et le grain désirés. Les gestes sont assez simples : s'asseoir au sol sur ses talons; pour la laine préalablement cardée, étirer une longueur (ou aiguillée) de laine de sorte à lui donner la forme d'un mince ruban; la fixer au fuseau juste au-dessus du peson, lancer le fuseau comme une toupie, avec la main droite, tout en tenant le ruban légèrement tendu avec la main gauche levée et un peu écartée du corps; une fois le fil tordu par la rotation du fuseau, l'embobiner autour de la broche. Etirer une nouvelle aiguillée agrégée à l'extrémité du fil déjà tordu, lancer le fuseau, etc. Pour retordre les fils industriels, c'est encore plus simple car il n'y a plus d'étirage. On prépare une aiguillée de deux façon : soit en pliant le fil sur lui-même une fois pour doubler l'épaisseur, deux fois en zig-zag pour la tripler (méthode observée à Naupan, utilisée quand une seule pelote ou bobine suffit); soit en retordant ensemble les fils de deux bobines qui se déroulent conjointement. Dans tous les cas, la longueur de l'aiguillée dépend de la distance entre le point de fixation au fuseau et la main gauche levée de la fileuse.

La filature au rouet s'applique seulement à la laine. La fileuse prépare un boudin de laine préalablement cardée. Elle le fixe à la broche. En tenant le boudin de la main gauche, elle se place debout près de la roue. Elle la fait tourner de la main droite avec la manivelle, tout en levant et écartant latéralement le bras gauche et en laissant échapper la laine de ses doigts. Le fil se tord. Elle l'embobine alors sur la broche en tournant la manivelle. Elle forme et saisit un nouveau boudin, qui s'entremêle à l'extrémité non tordue du premier, et elle recommence. Les aiguillées sont plus longues que celles faites au fuseau.

- les produits et leurs usages : le fuseau amérindien sert à produire des fils fins ou moyens et aussi réguliers que possible. La filature ou le retordage sont des opérations préalables au tissage sur métier amérindien. Les autres techniques à base de fil

(broderie, couture, tricot, etc.) sont réalisées à partir de fils industriels tels qu'on les trouve dans le commerce, sans les retordre.

La filature de la laine au rouet sert à faire des fils épais et plus irréguliers. Là aussi, le tissage est le seul usage, mais cette fois il est fait sur un métier européen à main, pour produire d'épais gilets et des couvertures du genre ponchos.

- les savoir-faire techniques : le problème principal de toute filature, qu'elle soit au fuseau, au rouet, ou industrielle, est d'obtenir un fil assez solide pour ne pas trop poser de problèmes au moment du tissage. La plupart du temps, on recherche un fil régulier, sauf effets spéciaux. De plus, une bonne fileuse doit être capable de choisir l'épaisseur du fil, notamment d'obtenir au besoin des fils fins. Dans les techniques du fuseau comme dans celles du rouet, la difficulté première réside surtout dans l'opération de l'étirage, pour laquelle il faut acquérir un certain coup de main. Une seconde difficulté est de "sentir" la bonne tension de l'aiguillée pour que le ruban ou boudin ne se rompe pas. Une troisième habileté à acquérir est la rapidité d'exécution, car la filature à main est lente, et encore plus lente au fuseau qu'au rouet. Par contre, les autres habiletés (lancer le fuseau, faire tourner la roue, laisser filer le fil entre ses doigts, embobiner) sont très vite acquises. Les différences de savoir-faire entre les deux techniques, considérées en théorie, tiennent à peu de choses.

Mais dans la pratique régionale, les différences de savoir-faire sont un peu plus grandes qu'il n'y paraît dans l'abstrait. Elles tiennent moins à l'outil utilisé qu'au type de produit fabriqué : il est en effet plus facile de faire des fils gros et peu réguliers que des fils fins et réguliers.

- rapports économiques : les fils faits ou retordus avec l'un ou l'autre outil ne sont pas vendus. Ils sont autoconsommés par les tisserandes.

- changements : la filature à main du coton, connue aux siècles précédents, a complètement disparu aujourd'hui. La filature de la laine par des Indiennes devient de plus en plus rare, car les produits industriels (laine, acrylique) tendent à constituer la seule matière première traitée. Le fuseau ne servira bientôt plus qu'à retordre les fils industriels. Dès lors, l'étirage et ses difficultés disparaîtront de la chaîne opératoire. Ceci met en péril à terme le savoir-faire complet de la filature qui risque de n'être plus

transmis intégralement aux jeunes générations. Néanmoins, le retordage et le maniement du fuseau restent très largement répandus. Le savoir-faire se conservera un certain temps encore, au moins partiellement.

La filature au rouet n'est guère pratiquée que par quelques rares femmes métisses, tisserandes ou épouses de tisserands. Là aussi, la disparition menace non seulement une opération (l'étirage), mais le maniement de l'outil tout entier et jusqu'à l'existence de l'outil. On voit mal en effet les gens encombrer des années durant leur maison avec un outil volumineux inutile, et dont le bois peut être vendu ou réutilisé.

Quels commentaires appellent les techniques de filature telles qu'elles sont pratiquées dans la région de Huauchinango ? Deux spécialisations de nature différente apparaissent et entrent en correspondance :

- une spécialisation de chaque outil (fuseau, rouet) pour la fabrication d'un type de produit (fils fins, fils épais).
- une spécialisation de chacun des deux groupes ethniques dans un des outils.

La spécialisation locale de chaque outil dans un type de produit n'est absolument pas explicable par les caractéristiques techniques des matières (qui sont les mêmes), des outils, et des procédés. Pour preuve, s'il en est besoin, il suffit de rappeler que dans l'Amérique précolombienne, on produisait presque toutes les variétés imaginables de fils avec le fuseau, alors que dans l'Europe ancienne et l'Asie, on faisait tout avec un rouet. L'explication étroitement techniciste ne rend pas compte des spécialisations des outils de filature dans cette région.

Mais ce n'est pas tout. L'exemple que nous fournit ce cas mexicain conduit à critiquer certains présupposés évolutionnistes simplistes. Il y a en effet un paradoxe apparent : c'est avec le fuseau, outil archaïque (dans le temps) et le plus simple, que l'on fait les travaux les plus délicats, tandis que le rouet, plus récent dans l'Histoire, plus rapide, plus complexe puisqu'il comporte même un système de transmission, est voué aux produits grossiers.

Les ethnologues savent bien, quant à eux, que la simplicité d'un outil ne préjuge en rien de la grossièreté d'un produit. Mais ce n'est ni l'opinion courante ni le préjugé inconscient le plus répandu. Et au détour de la réflexion sur ce cas, est mise en lumière,

de façon imprévue, la force de l'évolutionnisme vulgaire dans la pensée technique occidentale contemporaine. Cette idéologie a des effets pratiques : chez les artisans tisserands à main, qui existent encore actuellement dans le tissage d'art, il arrive que le fuseau néolithique à fusaïole soit parfois utilisé, en plus du rouet. L'outil est alors précisément spécialisé dans la fabrication de fils épais et irréguliers (Anquetil 1977). C'est donc exactement la spécialisation inverse de celle qu'on trouve dans la Sierra de Puebla. Nul doute qu'en interrogeant ces artisans sur le pourquoi de cette spécialisation, on obtiendrait une explication d'ordre technique ayant trait à l'outil. Or les pratiques techniques contraires observées dans la Sierra de Puebla laissent supposer qu'il y a sans doute des raisons tout autres à cette spécialisation du fuseau dans les filatures grossières : peut-être y a-t-il une insuffisance des savoir-faire du fuseau, chez ces artisans européens; à coup sûr il existe un préjugé inconscient associant archaïque et grossier. L'idéologie - en l'occurrence celle du Progrès linéaire - fait irruption à l'insu des praticiens dans l'activité technique elle-même. L'ethnologie, on le voit, fait fonction de révélateur.

La spécialisation de chaque groupe ethnique dans un des outils est délicate à expliquer. On est tenté de la rapporter aux deux traditions culturelles distinctes, l'Amérindienne et l'Européenne, et de supposer que les deux groupes ont gardé chacun leur technique et l'ont transmise de génération en génération dans leur sein respectif. Pourtant cette explication étroitement culturaliste n'est pas satisfaisante, pour deux raisons. La première est que les savoir-faire de la filature au fuseau et au rouet sont assez voisins : il suffit qu'une fileuse de fuseau déjà expérimentée ait vue une fois fonctionner un rouet pour savoir s'en servir efficacement assez vite. Dans le savoir-faire lui-même du rouet, dans ce qui le distingue de celui du fuseau, il n'y a pas de difficulté cachée, ni de secret technique, qui empêche la diffusion de cet outil par simple observation. De plus, la filature n'est pas un acte secret : on file au rouet aussi bien dans la cour de la maison, et même dans la rue, au vu de tous les passants. Les Indiennes auraient très bien pu s'approprier cette technique. La seconde raison réside dans le fait que les deux "ethnies" ne sont pas aussi cloisonnées qu'il y paraît. Les rares femmes métisses qui filent appartiennent aux couches sociales les plus pauvres. Certaines d'entre elles sont

en réalité des Indiennes qui se sont socialement et culturellement métissées, soit par mariage ou concubinage avec un Métis, soit à l'occasion de leur migration à la ville. Il est donc probable qu'elles connaissent aussi bien la technique du fuseau, et qu'elles sont en situation de diffuser celle du rouet auprès de leurs parentes restées indiennes. La faible diffusion du rouet et son non emprunt par la Nahuas s'explique peut-être par des motifs d'ordre économique.

C'est un équipement plus cher, qu'il faut amortir. Les couvertures de laine qu'il contribue à produire sont vendues assez cher aux hommes ruraux, Indiens ou Métis, et à quelques touristes de passage. Les vêtements tissés par les Indiennes qui utilisent le fuseau atteignent par contre les prix moindres : ceintures, ponchos et châles de laine légère, *quechquemilt* de gaze (sorte de petit poncho triangulaire des femmes nahuas). Ils sont portés par les Indiens seulement et quelques touristes en achètent quelquefois. Peut-être le prix plus bas des vêtements tissés par les Nahuas rendent-ils peu rentable un changement pour un outil plus coûteux, qui n'a d'autres effets techniques que d'être plus rapide. Quand les femmes nahuas veulent gagner du temps et de la peine, elles n'investissent pas dans un outil plus "moderne" en terme d'histoire des techniques, mais elles font franchir d'un coup des millénaires aux chaînes opératoires de leurs tissages traditionnels, en utilisant les fils industriels comme nouvelle matière première.

Entre d'une part, le peu de coût du fuseau, ainsi que la bonne conservation des savoir-faire correspondants, et d'autre part, l'accès, par le marché, aux fruits industriels des machines plus élaborées, le rouet n'a pas sa place. Ainsi dans la Sierra de Puebla, l'outil le plus simple et le plus archaïque s'apparie aux machines les plus complexes et les plus modernes, sautant le passage par l'outil semi-mécanisé et intermédiaire historiquement. En Europe, la situation est évidemment différente. La survivance dans le tissage d'art du rouet, et non du fuseau sauf cas rares, s'explique par l'ancienneté de la diffusion du premier qui a depuis longtemps faire reculer le second en raison de son "modernisme" relatif à l'époque pré-industrielle. Les changements techniques ne suivent pas exactement les mêmes chemins, selon le contexte historique où ils se produisent.

Le tricot à main

- matières premières : fils de laine industriels, fibres artificielles, fils mélangés industriels.
- outils : aiguilles à tricoter, en métal et plastique, de fabrication industrielle. Elles s'achètent pour un prix modique.
- procédés : produire un tissu en repliant sur lui-même, rang par rang, un fil unique, de sorte à former des boucles ou mailles qui s'emboîtent les unes dans les autres. Plusieurs "points" sont possibles. C'est un procédé si connu qu'on n'en dira pas plus.
- les produits et leurs usages : bonnets, gilets, pull-overs. Ces vêtements sont surtout portés par les Métis. Mais depuis une quinzaine d'années, leur usage se répand chez les Nahuas : le gilet tricoté est porté par les femmes, et le pull-over par les jeunes hommes. Pour les unes, le gilet se substitue au *quechquemitl* de laine tissée; pour les autres, le pull-over, adjoint au blouson, remplace le gilet ou la couverture d'épaisse laine tissée dont on a parlé.
- les savoir-faire techniques : les gestes visibles sont assez simples et vite appris : piquer une aiguille dans une maille supportée par l'autre aiguille; l'entourer à demi d'un fil; faire ressortir le fil à travers la première maille, formant ainsi une deuxième maille. Mais cette simplicité masque en réalité bien d'autres savoir-faire plus cachés, indispensables pour arriver à un résultat acceptable. Citons-en quelques uns : connaître les compatibilités entre le diamètre du fil et celui des aiguilles; savoir monter le premier rang de mailles; savoir évaluer la largeur du tissu produite par le premier rang de mailles, compte tenu du point effectué, de la tension donnée pendant l'exécution et de la grosseur de la laine et des aiguilles; connaître les propriétés variables d'élasticité que chaque point différent donne au tissu et les combinaisons de points pour chaque type de vêtement; savoir diminuer ou augmenter le nombre de mailles en cours d'exécution et connaître les effets produits, savoir faire la lisière finale sans laquelle le tricot se défait, etc. Une fois tout ceci connu, il faut réaliser le tricot avec une tension très régulière, et acquérir de la rapidité. En un mot, le tricot demande des savoir-faire complexes à maîtriser complètement, et qui ne s'apprennent pas en quelques instants par simple observation. C'est une technique pour laquelle il faut le guide d'un maître ou alors de longues heures d'expérimentation décevante.

- rapports économiques et sociaux : ce sont les femmes métisses qui tricotent, en général pour leur famille et quelques commandes occasionnelles. Jusqu'à une date très récente, les Indiennes ne connaissent pas cette technique. Encore aujourd'hui, seule une petite minorité de femmes nahuas savent tricoter. Le tricot est toujours une activité d'appoint.

- changements : le changement récent dans le vêtement indigène a provoqué tout d'un coup l'intérêt des femmes nahuas pour cette technique. Quelques-unes se sont mises à l'apprendre, et aujourd'hui le tricot n'est plus un savoir-faire exclusif des Métisses. Pourtant il n'est pas encore largement diffusé. Les Nahuas qui tricotent sont presque toujours jeunes et ne peuvent faire qu'un nombre limité de types d'ouvrages. Leurs produits sont destinés à l'autoconsommation familiale, plus une petite vente occasionnelle de travaux sur commande pour des voisins ou des parentes.

Les savoir-faire du tricot sont suffisamment complexes pour ne pas pouvoir s'apprendre d'un seul coup. Comme cette technique est étrangère à la tradition indienne de cette région, les femmes nahuas n'ont qu'un seul moyen de l'apprendre : se le faire enseigner par des femmes métisses. Or, dans le contexte local des rapports sociaux il n'est pas si facile de trouver une Métisse de bonne volonté qui enseigne la technique aux Indiennes. Comme les tricots sont maintenant portés par les Nahuas, des débouchés se sont ouverts pour les femmes métisses qui tricotent. Certes les produits industriels sont les plus largement répandus. Mais elles ne dédaignent pas de vendre à l'occasion un ouvrage à la main "de meilleure qualité" dit-on. D'où le problème suivant : si elles apprennent aux Indiennes à tricoter, elles perdent sur deux tableaux : leur petit débouché se rétrécit, car nombre de familles indiennes deviennent autosuffisantes; des concurrentes indiennes surgissent pour ce qui reste du marché. Ces femmes métisses sont confrontées au même problème de stratégie économique que les capitalistes des pays développés hésitant entre le monopole de marché du Tiers-Monde pour leurs produits, ou l'exportation de technologie !

Rien d'étonnant dès lors, qu'il y ait une réticence des Métisses à enseigner le tricot aux Indiennes. Une anecdote l'illustre bien. Il y a une douzaine d'années, une partie des jeunes filles du village nahuas de Cuacuila avaient suivi suffisamment d'école primaire

pour manier assez bien la langue espagnole. Cela leur donnait de l'assurance pour tenter de s'approprier certains usages caractéristiques des Métis, et notamment la technique du tricot. Aussi chaque femme métisse s'attardant au village était-elle régulièrement sollicitée par ces jeunes filles. Les institutrices ou les épouses d'instituteurs constituaient la cible de choix. L'une d'elles, épouse d'un maître d'école résidant dans le village, était une habile tricoteuse qui pourvoyait aux besoins de sa famille. La première demande indienne fut une commande de pull-over. Le vêtement fut fait et vendu à bon prix, le client fournissant le fil de laine. Mais vite d'autres sollicitations vinrent, pas seulement de la famille cliente, mais des diverses jeunes Nahuas qui voulaient apprendre le tricot. Ces démarches se firent toujours de façon individuelle et en ordre dispersé, sans concertation. La jeune femme métisse répondit avec réticence alléguant qu'elle n'avait pas le temps avec ses nombreux enfants. Mais les jeunes Indiennes insistèrent et même offrirent de l'argent. Dans la situation économique et sociale de la région, cela n'a rien d'anormal : toute chose ou tout service est susceptible de se vendre et de s'acheter, depuis les boîtes de conserve vides jusqu'à la musique et les pas d'une danse indienne; alors pourquoi pas le savoir-faire du tricot... La tricoteuse métisse hésita, tentée par l'argent, mais se demandant aussi si elle ne tirerait pas plus de bénéfices par de futures commandes de gilets et pull-overs. Elle continua à faire des réponses dilatoires aux Indiennes. Finalement, elle trouva une solution : elle donna, contre argent, quelques leçons de tricot à une jeune fille. Mais elle ne lui apprit que les rudiments qui permettent certes de fabriquer un tissu tricoté, mais non un vêtement utilisable. Ceci, bien sûr, à l'insu de la jeune Indienne, persuadée d'avoir appris à tricoter. Comme la fin de l'année scolaire arrivait, l'instituteur et sa femme furent mutés à un autre poste, et là s'arrêta l'expérience. Quant à la jeune Indienne, elle s'aperçut vite qu'elle ne pouvait rien produire d'utile, et se désintéressa du tricot. Dans les mois et les années qui suivirent, d'autres jeunes Nahuas continuèrent à chercher les moyens de percer le secret du tricot. Certaines y parvinrent finalement, lorsqu'elles demandèrent des conseils à des femmes métisses de couches sociales plus aisées qui, elles n'avaient évidemment aucun intérêt économique à conserver le monopole du savoir-

faire du tricot. La technique du crochet, elle aussi détenue initialement par les Métisses, s'est récemment introduite chez les jeunes Indiennes par le même canal.

La coupe des vêtements

- matières premières : tissus et fils industriels.
- outils : deux procédés de coupe existent dans la région. Un seul utilise des outils : ciseaux, et accessoirement crayons à marquer, fil et aiguilles.
- procédés : le principe consiste à découper dans une pièce de tissu les éléments d'un vêtement qui seront assemblés ensuite par des coutures. Dans la coupe avec ciseaux, on délimite (au crayon ou au fil) sur le tissu les contours de l'élément à découper, puis on le détache aux ciseaux en laissant autour un peu de tissu pour supporter les coutures ultérieures; les éléments coupés peuvent prendre plusieurs formes ou combinaisons de formes : droites, arrondies, trapézoïdales. Dans la coupe sans ciseaux ni autre outil, on décompose le vêtement exclusivement en rectangles dont seules les dimensions varient : on peut le faire par exemple par simple déchirage à la main du tissu, après l'avoir entamé avec l'ongle ou les dents.
- les produits et leurs usages : tous les vêtements des Métis, sauf les couvertures et les châles, sont du type coupé-cousu. Dans le vêtement traditionnel indien, seuls sont coupés-cousus suivant la coupe aux ciseaux les pantalons de toile et les chemises portées par les hommes. Les blouses de femmes sont également coupées-cousues, mais suivant la technique de coupe sans outils. Les autres vêtements indiens (jupes, *quechquemiti*, gilets et couvertures) sont faits en assemblant des lais de tissus, tels qu'ils sortent du métier à tisser.
- savoir-faire techniques : la coupe est l'opération la plus difficile de la fabrication des vêtements. C'est d'elle surtout que dépendra le résultat. Elle exige d'imaginer le développement, sur la surface plane du tissu, d'un futur objet en trois dimensions, épousant la forme compliquée du corps humain. Pour cela, il faut préalablement analyser et décomposer dans sa tête le futur vêtement, et trouver les formes et proportions des éléments de telle sorte qu'ils s'assemblent ensuite facilement. Dans la coupe aux ciseaux, cette partie du travail est très difficile, aussi utilise-t-on souvent des

modèles (éléments de vieux vêtements, patrons en papier) qui la simplifient grandement. Pour la coupe sans outils, la difficulté est moindre, et on peut plus facilement se passer de modèle matériel : il suffit de connaître le nombre et la dimension de rectangles nécessaires à la fabrication d'un vêtement (Fig. 1).

Mais la coupe demande aussi d'autres connaissances techniques, notamment le respect de certaines règles d'orientation des éléments par rapport à la chaîne du tissu. C'est la condition pour qu'un vêtement soit indéformable et ait un bon "tomber". Là encore, le problème se rencontre surtout dans la coupe aux ciseaux, en raison des formes non rectilignes des éléments. Dans la coupe sans outils, l'orientation par rapport à la chaîne est produite avec exactitude par la technique même du déchirage.

La coupe demande non seulement de donner la bonne forme, la bonne proportion et la bonne orientation aux éléments, mais aussi de prévoir tout autour de chaque élément une marge supplémentaire qui supportera les coutures. Dans la coupe aux ciseaux, cela suppose un système de marques et de repères pour respecter la précision des formes et guider ensuite l'assemblage. Cela est moins nécessaire pour la coupe sans outils qui délimite des éléments rectilignes toujours dans le "droit fil".

Enfin, il est un savoir-faire spécifique de la coupe aux ciseaux. Il est tellement évident pour nous qu'en général on ne le perçoit même pas : c'est savoir couper aux ciseaux. Cela fait partie des gestes naturels. Or il y a un truc, qui est pour nous complètement inconscient. Pour le découvrir, je suggère une expérience : prenez une feuille de papier et des ciseaux. Couper un morceau de papier comme vous avez l'habitude de le faire. Changez maintenant votre outil de main et recommencez. Il est peu probable que vous réussirez du premier coup à couper net le papier, jusqu'à découvrir intellectuellement ou gestuellement le "truc". Or, les femmes nahuas, bien qu'elles connaissent l'existence des ciseaux et que parfois elles en possèdent, ne sont pas habituées à les utiliser. Beaucoup s'en servent seulement pour amorcer en force la déchirure du tissu, comme elles le feraient avec les doigts ou les dents. Dans cette opération, elle ne coupent pas avec la pointe ou le fil des ciseaux, mais déchirent l'étoffe avec l'extrémité des lames proches du point de croisement. Bref, elles n'ont pas saisi le "truc" de l'usage des ciseaux. La forme des blouses des femmes faites uniquement de rectangles de toile et

l'absence de savoir-faire des ciseaux paraissent techniquement liées..

Les savoir-faire de coupe aux ciseaux ne peuvent s'improviser. Il faut les apprendre et posséder des modèles. Ils peuvent donc être facilement cachés. Par contre, les savoir-faire de la coupe sans outils sont très simples et s'acquièrent très vite. L'ingéniosité pour former un vêtement n'est plus dans la forme des pièces à agencer, mais dans l'art d'assembler de façon astucieuse des rectangles, pour produire un vêtement qui suit les lignes courbes du corps (Fig. 3).

- rapports économiques et sociaux : seule les femmes métisses savent couper les vêtements aux ciseaux. Les Indiennes ne connaissent que la coupe sans ciseaux. Ce sont donc les femmes métisses qui fabriquent et vendent les pantalons et les chemises aux hommes nahuas. Elles ont là encore un monopole de savoir qui s'est longtemps traduit par un monopole du marché.

- changements : aujourd'hui, le vêtement traditionnel indien masculin est en voie de disparition. Il s'y substitue les pantalons et les chemises de fabrication industrielle. Les femmes métisses ont perdu leur débouché. Par ailleurs, les femmes indiennes ressentent le manque de formation à la coupe, car elles souhaiteraient économiser de l'argent en fabriquant elles-mêmes une partie des vêtements de la famille. Cette demande est formulée très clairement par exemple dans le village nahua de Xaltepec. Enfin, les jeunes filles plus ou moins scolarisées ont eu l'occasion à l'école de se familiariser avec le "truc" des ciseaux, ainsi en voie d'intégration à la culture technique indienne.

Dans l'exemple de la coupe, on voit encore une fois une division des savoir-faire s'établir entre Indiens et Métis, et les rapports entre producteurs marchands impliqués, être utilisés par les Métis. Des phénomènes voisins s'observent également pour la couture, car la conception indienne de cette technique est, elle aussi, différente de l'européenne (ou métisse). Vu la place impartie, on ne peut donner ici plus de détails.

Les Indiens produisent des vêtements traditionnels pour eux-mêmes et vendent leur surplus. Mais les Métis, non contents de produire leurs propres vêtements, en fabriquent aussi certaines sortes à l'intention exclusive des Indiens. Il n'y a donc pas d'autosuffisance indigène en ce domaine. Ce n'est pas l'apparition des vêtements

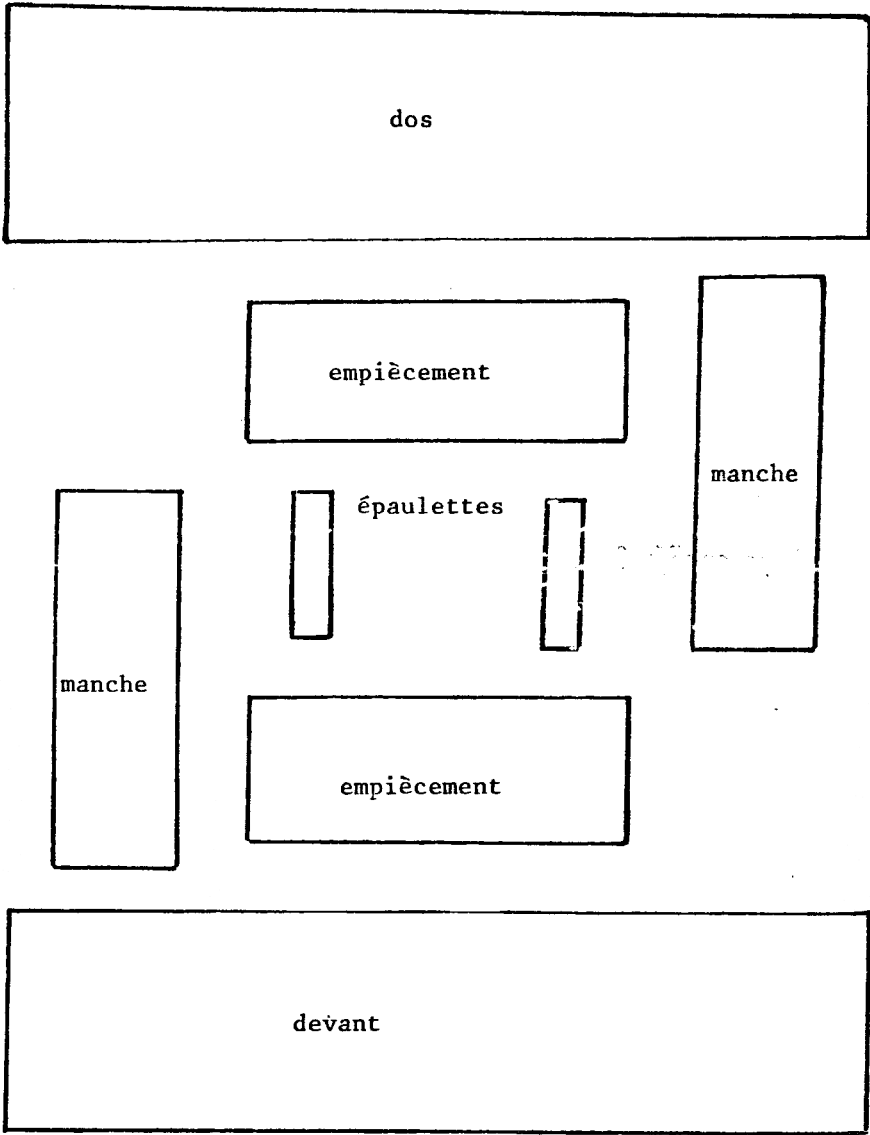
industriels chez les Indiens qui a provoqué la naissance de rapports marchands : ils préexistaient. Elle a seulement changé les partenaires et modifié les rapports sociaux locaux, en faisant perdre un marché aux femmes métisses.

La division du travail a pu se perpétuer pendant longtemps par le maintien des monopoles techniques. Cela a été particulièrement facile car il a suffi de cacher aux Indiens des aspects intellectuels ou gestuels peu perceptibles de savoir-faire, pour certaines techniques qui n'existaient pas dans la tradition amérindienne. C'est donc en s'appuyant sur la différence de culture technique que la division du travail des textiles entre Indiens et Métis a pu se maintenir.

Ainsi, même dans les techniques artisanales économiquement très secondaires et en perte de vitesse, comme celles que nous avons évoquées ici, on voit, se préciser certains aspects peu connus des manières dont s'articulent les rapports à la matière et les rapports sociaux.

M.-N. C.

E.R. 191, C.N.R.S.



0 10 cm

Fig. 1. Patron d'une blouse de femme.
Région de Huauchinango (Puebla), Mexique.

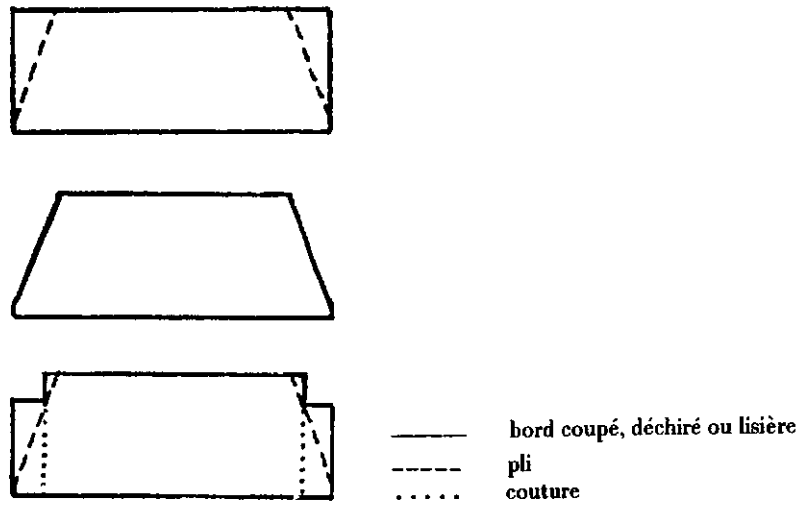


Figure 2. Modes d'obtention d'un trapèzoïde.

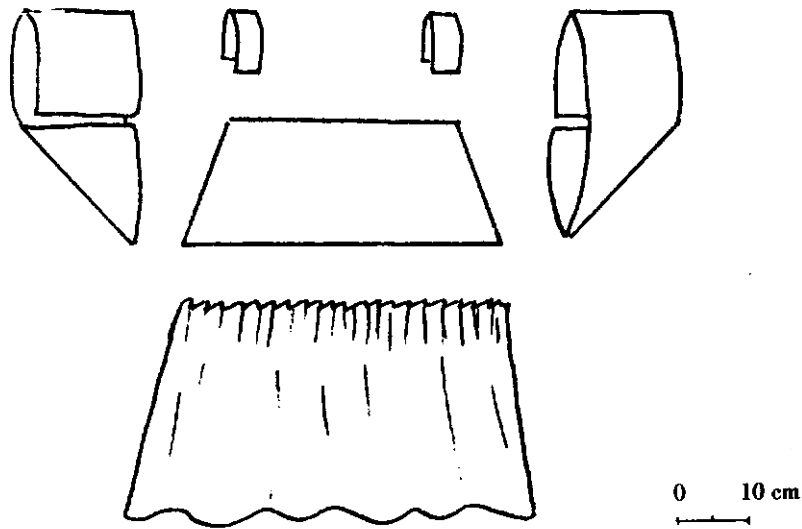


Figure 3. Montage des manches d'une blouse (vue devant)

Références

ANQUETIL, J.

1977 *Le tissage*. Paris : Dessain et Tolra.

CHAMOUX, M.-N.

1978 "La transmission des savoir-faire : un objet pour l'ethnologie des techniques ?", *Techniques et culture* 3 : 46-83.

1981 "Les savoir-faire techniques et leur appropriation : le cas des Nahuas du Mexique", *L'homme XXI*, 3 : 71-94.

COUSIN, F.

1981 "Des coupes et découpes. Etude comparative de quelques patrons", *Vêtement et Société* 1 : 91-122. Paris Musée de l'Homme et Muséum National d'histoire naturelle.

DISCUSSION

Pierre LEMONNIER : En ce qui concerne le savoir-faire et les connaissances techniques qui nous donnent un moyen d'analyse assez immédiat, c'est-à-dire un pont pour relier système technique et système social, une illustration parfaite me paraît être fournie par des techniques que Marie-Noëlle Chamoux qualifie elle-même de peu fascinantes. Que penses-tu de l'hypothèse que je faisais hier concernant le problème du signe ? Je ne crois pas vraiment à l'explication que tu donnes pour les ciseaux ou pour le filage. Il existe peut-être des raisons économiques, mais ce n'est pas sûr ; pas plus que l'existence de raisons inhérentes au système technique lui-même. Pourquoi alors ne pas dire que le refus du rouet ou d'une autre technique manifeste simplement le marquage d'une identité culturelle ?

Ton exemple pose le problème de la discontinuité de la culture matérielle entre deux groupes. Il s'agit dans ton cas de gens qui partagent les mêmes espaces. Expliquer

alors les variantes techniques (c'est bien de cela qu'il s'agit), soit par des raisons de type économique, soit par des raisons internes au système technique, me paraît encore moins évident. D'où l'hypothèse que je propose : quand on est Indien on fait comme cela et lorsqu'on est Métis on fait comme ceci. Dans le cas des ciseaux, cela me paraît assez évident. Les Indiennes peuvent apprendre à s'en servir. Moi j'arrive à les utiliser de la main gauche ; donc, pas de blocage absolu avec l'outil. Peut-être cette hypothèse d'un marqueur culturel qui empêcherait de faire ainsi est-elle simpliste. Est-ce qu'elle te paraît absurde, ou la rejettes-tu pour d'autres raisons ?

Marie-Noëlle CHAMOUX : Le problème important est bien sûr celui de la culture, pas celui des ciseaux. Je te réponds d'abord sur les ciseaux : pendant des années les Indiennes ont eu des ciseaux, ce n'est pas très cher, mais elles n'ont pu s'en servir vraiment.

Pierre LEMONNIER : Est-ce que l'on sait pourquoi ?

Marie-Noëlle CHAMOUX : Elles essayaient vaguement, elles déchiraient avec des ciseaux comme on le ferait avec les dents. Donc, ce n'est pas la non-familiarité avec l'objet qui est en cause, mais l'absence de savoir-faire. Pourtant il est vrai aussi qu'on peut l'apprendre. Mais c'est difficile si tu appartiens à un groupe indien qui vit entre soi, et où personne ne sait utiliser des ciseaux. L'autre question beaucoup plus essentielle, est celle de la culture. Personnellement, je pense qu'on n'explique rien en disant : c'est culturel", et pourtant je suis absolument sûre que j'évoque ici des différences "culturelles".

Mais qu'est-ce que la culture ? C'est aussi la transmission de tout un stock de connaissances, dont les connaissances techniques. Or, à mon avis, en qualifiant tout cela de "culturel", on localise et identifie seulement le problème sans l'expliquer. Cela dit, c'est par ce que j'appelle l'apprentissage par imprégnation qu'une culture, en général, se constitue et se transmet. Et, entre autres, que se forme ainsi une culture matérielle et même physique. Ce processus diffère d'un groupe à l'autre, et son résultat

n'est pas définitif. Un groupe est capable d'intégrer certains éléments de la culture des autres groupes, y compris de leur culture technique. Il est tout aussi capable de perdre certains éléments de sa propre culture, ce qui se passe souvent du reste. Les différences culturelles sont très importantes. Mais on doit aller plus loin en ce qui concerne les techniques et les savoir-faire. C'est dans cette différence culturelle qu'un certain nombre de phénomènes se reproduisent. Ainsi, qu'est-ce qui s'est reproduit dans le cas du Mexique ? Une certaine division du travail avec des rapports marchands, avec la domination économique d'un groupe, le groupe métis, et un certain nombre de phénomènes de cet ordre se sont reproduits à travers des différences culturelles, des différences techniques.

Augustin Gilloire : Il ne s'agit donc pas seulement de distinctions, pour reprendre un terme à la mode de chez les sociologues. Il existe, en fait, des mécanismes de domination entre ces deux groupes, car, dans la rétention par les Métis d'un savoir technique, le tricot, transparaît le désir de maintenir leur situation par rapport aux Indiens. Alors est-ce qu'il n'y a pas un souci stratégique permanent de maintien de différences pour maintenir la domination ?

Je vais prendre un exemple, l'apprentissage du travail du verre soufflé dans notre société dans la période préindustrielle, celle des manoeuvriers. On imposait aux jeunes apprentis une période d'au moins quatre ans pendant laquelle ils n'avaient pas le droit de jouer d'autre rôle que celui de "gamin" comme disent les verriers : porter le travail à l'arche et transborder les objets finis. Disons un coolie. Il n'a le droit de commencer à toucher à la canne et de cueillir le verre qu'après quatre ans, et quatre ans plus tard seulement il aura le droit de commencer à souffler. Il y a donc une programmation dans l'apprentissage de la technique. Est-ce parce que ces techniques sont difficiles à acquérir ? Ou bien n'est-ce pas le système de la corporation des verriers et de l'équipe qui maintient pendant un certain temps les jeunes à un stade où ils ne peuvent pas véritablement apprendre, puisqu'on les empêche de s'approprier une technique ? C'est le même phénomène que pour les marins pêcheurs évoqués tout à l'heure, à propos des lieux de pêche. Actuellement, ce système n'existe plus chez certains verriers

du fait des transformations dues à la mécanisation. On s'aperçoit avec stupéfaction qu'un profane peut s'approprier en un raccourci saisissant toutes les étapes qui étaient codifiées autrefois comme étant très progressives, très lentes. Cela est perçu par les anciens maîtres verriers comme quelque chose de tout à fait horrible, ils n'arrivent pas à y croire, parce qu'eux-mêmes ont intériorisé cette progression de l'apprentissage technique qui lie l'âge à un certain pouvoir hiérarchique et la maîtrise d'une technique. Il ne faut jamais oublier ces rapports de domination et de distinction culturelle.

Marie-Noëlle CHAMOUX : En ce qui concerne la domination, ne parlons pas de distinction culturelle; parlons de l'appropriation par un groupe de certaines techniques que l'autre groupe ne possède pas. Il y a bien évidemment un désir de domination, mais le cœur du problème n'est pas là. Le problème est dans une volonté économique de se placer sur un marché. Cela fonctionne pour un temps, mais cela n'est efficace que pour un temps. Il se trouve - et j'insiste sur ce point dans ma communication - que ce sont des activités marginales : des activités féminines complémentaires, qui, en aucun cas ne font vivre la famille, ni chez les Métis ni chez les Indiens.

Mais il y a effectivement ce désir de contrôler un marché. La question est alors de savoir comment le groupe non détenteur de la technique peut y avoir accès. D'abord il n'y a pas eu accès parce que ça ne l'intéressait pas. Le tricot n'étant pas utilisé par les Indiennes, les Métisses tricotaient elles-mêmes ce dont elles avaient besoin et achetaient le reste dans les boutiques. C'était un univers qui ne concernait pas les Indiennes. Lorsqu'elles s'y sont intéressées dans la consommation, elles se sont aussi préoccupées de la production. Alors s'est posé le problème du monopole des savoir-faire. Jusque là, cela n'avait pas gêné les Indiennes que les Métisses détiennent ce monopole. Et le changement remonte au plus à une vingtaine d'années. Le problème, ce sont d'ailleurs les Indiennes qui l'ont posé aux Métisses : elles ont cherché à leur prendre leur savoir-faire. Elles ne l'ont pas véritablement "volé" mais elles se sont débrouillées pour y accéder. Comment ? En cessant de s'adresser aux Métisses de condition modeste qui tricotaient pour leur vendre leurs produits, en s'adressant aux bonnes dames de la bourgeoisie, Métisses elles aussi, trop contentes de "civiliser" ces

petites "sauvages" en leur apprenant à tricoter. Ces bonnes dames, c'est évident, ne vendaient pas des tricots pour récupérer quelques sous. Donc, les Métisses ne formaient pas un front uni devant les Indiennes. Ces dernières ont, de ce fait, découvert les failles dans la société métisse stratifiée. Les Indiennes ont eu accès aux techniques du crochet et de la couture de la même façon. Mais il faut bien insister sur le fait que la domination est plus celle d'un marché que d'ordre politique ou culturel.

Bernard KOEHLIN : C'est la même chose pour le langage technique qui est un langage gestuel. Il faut le resituer dans un système de gestes et effectivement il y a des freins, il faudrait comparer ce problème des ciseaux avec d'autres et ne pas le prendre comme un fait isolé, il faut faire des séries et nous n'en sommes pas encore là; c'est pour cela que je lance toujours un appel pour l'accumulation des données ethnographiques. Il ne faut pas d'emblée essayer de théoriser, il faut d'abord grossir le corpus de gestes.

Marie-Noëlle CHAMOUX : Mais sur ce point il y a un problème. Je vais reprendre l'exemple de ma blouse indienne. Pour faire cette broderie, on peut observer tous les gestes pour broder, on ne pourra pas les copier. Les femmes indiennes brodent sur une toile absolument blanche, sans modèle. Comment font-elles ? Je n'en sais rien. Il se passe quelque chose dans leur tête qui n'est absolument pas extériorisable.

Charis KANELOPOULOS : Je crois qu'ici se pose le problème de l'instrument non matériel de la production, la connaissance, le savoir et le savoir-faire. La communication d'Aliette Geistdoerfer sur la pêche a montré qu'il y a un apprentissage non visible. On interprète, par exemple, certains indices qui se trouvent dans la mer pour signaler qu'il existe des poissons. Il s'agit du même phénomène dans l'art de broder ou de tricoter.

ⁱ Sur les questions théoriques évoquées ici et dans les paragraphes suivants voir M.- N. Chamoux (1978, 1981)